

## **LEGER MANIFESTE DU PROMENEUR**

### *Marcher, un art modeste*

---

#### **Marcher, un geste d'auteur**

L'homme est un bipède.

Sauf accident, il se tient debout sans tarder et se met promptement en marche. Les pas qu'il accomplit dessinent sa trajectoire propre sur la page de l'écoumène.

Autant de phrases à la syntaxe libre, souhaitons-le-lui. Ecrites avec les ressources d'une langue universelle dont la graphie échappe à tout alphabet préétabli. Ces traits de plume ne sont rien sans le plein et le délié de la réalité humaine qu'ils convoquent.

En faisant le tour du monde à pied, le cercle que l'on trace n'est pas un signifiant en soi ; il trouve son sens réel et profond dans l'expérience de traverser différents pays de la planète et d'en rencontrer les habitants.

Nos empreintes laissent ainsi une encre à la terre, lestée de la force d'un vécu d'homme.

Pour le geste d'auteur, c'est une définition possible.

#### **L'abord singulier du réel**

Debout et en mouvement. Voilà l'offre de la marche.

Une offre, singulière et cinétique, au regard et aux sens, suggérant un ensemble de prismes forts à la perception du réel.

Parmi eux, celui que lui confère le lieu de la marche. A l'écart ou dans la compagnie des hommes. A l'ombre des murs ou sur les fils de crêtes. Dans le confort des chemins connus ou dans l'incertitude de ceux qui n'existent pas encore.

Le prisme aussi qu'impose la palpitation incessante du regard, entre l'espace terrestre que l'on foule et les horizons lointains que l'on atteindra peut-être. Se tenir là et, tout autant, se tendre vers ailleurs. A l'image de la douce et constitutive ambiguïté du pas, ancré et aérien, à parts égales.

Celui encore que modèle l'effort induit par l'acte de marcher. Parfois négligeable, parfois cannibale. Un marqueur, parmi d'autres, de la lecture des heures s'écoulant.

Et voilà le réel diffracté, espace et temps.

Pour autant de fragments inédits.

### **A l'épreuve des paysages**

Au sein de cette réalité traversée, le tableau vivant des paysages.

L'œil du marcheur en mouvement, entre lâcher-prise et opiniâtreté, est une chance donnée à une lecture au-delà des apparences. Une incision dans la chair des esthétiques de surface.

Ce qui semblait inerte se met à palpiter, ce qui paraissant proche recule au lointain, à moins que ce soit le contraire. Ce qu'on n'avait pas remarqué jusque là surgit soudain.

Temps et mouvement donnent vie à un revers sensible des paysages, endémique à chaque marcheur dont le front se lève.

« L'espace prend la forme de mon regard », écrit Hubert Reeves.

### **Aux lisières de soi-même**

Marcher, chercher l'équilibre entre soi et le monde.

Si le geste mobilise la ressource intérieure, muscles et esprit, il se déploie en prise et en porosité avec un environnement extérieur.

A l'instar de la pensée balbutiante du marcheur, hésitant sans cesse entre le dedans et le dehors de soi, l'intime et le lointain, le constat et les espoirs, la marche vaut aussi par le fil qu'elle dévide sous ses semelles, une lisière fragile au seuil de soi-même.

Fragile car soumise aux coups récurrents que lui portent une tension d'osmose entre ce que l'on est en soi et ce que bousculent en nous les lumières traversées.

Ainsi de la relation que l'on entretiendra peut-être avec ses compagnons de marche pour peu qu'on ait choisi d'être entouré. Une boucle incessante entre solitude et échos d'une douce multitude.

L'ensemble procurant une sensation aiguë d'être en vie, au barycentre de soi-même, des autres, des paysages.

### **L'engagement, en faveur d'une sensibilité accrue**

Même de proximité, la marche est un engagement. Ne serait-ce que par la prise de distance qu'elle suppose et qui lui est inhérente. Eloignement de chez soi, de ses repères, de sa géographie habituelle, de sa culture.

Sans parler des périples, des expéditions, des épopées pour lesquels atteindre l'objectif convoque une part irréductible de risque.

A des niveaux variables, l'engagement impose ses inductions sensibles. Propres à des lucidités et des acuités inédites, fréquemment rapportées.

Les dénuements ramèneraient à un essentiel, celui de l'être en soi ou de l'être en devenir. Celui d'une nature avec laquelle on ferait corps avec une prégnance nouvelle. Celui des astres tendant à l'homme le double miroir de sa condition, infiniment humble, infiniment précieuse.

### **Le jeu de l'intentionnalité et de la conscience**

Dans la disponibilité d'esprit que laisse au marcheur l'acte profondément naturel qu'il accomplit, peut se glisser le désir de le doter d'une intention particulière. Si la marche devient alors une déambulation, une errance même, elle se reconnaît et s'invente un sens propre.

Son itinéraire cherchera souvent une congruence forte avec son objet. Lieux résonnants, lieux de mémoire.

Les marches militantes et collectives sont des occurrences repérées. Marcher ensemble en faveur de, pour protester contre, en souvenir de.

Mais l'intention peut aussi n'être qu'intérieure, nourrie dans le secret de l'intimité.

Quel que soit son niveau de partage, toute intentionnalité amenant l'irruption particulière de sens à l'esprit du marcheur, est de nature à chahuter les variables de la marche. Introversion et rapport aux autres, intensité de l'engagement, disponibilité aux paysages, s'agencent pour graviter dans une juste pondération autour de l'objet conçu par l'auteur de la marche.

### **Inventivités formelles**

La dimension artistique de la marche tient aussi à la possible créativité attenante à sa règle du jeu formelle.

La dimension naturelle de la marche, la relative simplicité de sa mise en œuvre étendent presque à l'infini, les frontières de ce territoire d'inventivité.

La géographie de la marche pourra en constituer la première pierre. Une géographie parfois transgressive, au-delà des repères habituels, nourrie par des concepts singuliers : marcher sur les traces de, parcourir autrement les chemins du quotidien, les espaces marqués par un pan d'histoire...

Sa distance et sa durée seront des variables librement ajustables, avec ses conséquences sur la vitesse de déplacement. Au-delà, sa structure même, dans la continuité ou par épisodes, ajouteront à sa signature. De même que le choix de sa période, jour ou nuit, saison.

L'affirmation de formes abstraites pourra contribuer à l'esquisse d'une nouvelle perception cartographique : caler l'itinéraire au plus près de la ligne droite ou de la circonférence d'un cercle, s'en remettre à des dispositifs d'orientation aléatoire, chercher la stabilité de l'altitude, s'obliger à des points de passage, expérimenter la marche répétitive – même itinéraire, même période... -

A la clé de ces choix que l'on pourrait continuer à décliner sans fin, se joue un regard modifié sur les paysages et ceux qui les habitent. Une acuité plus forte, certainement, sur le monde et quelques uns de ses plis.

## **Sillages**

La marche laisse un sillage derrière elle.

A tout le moins, qu'on le veuille ou non, un remuement moléculaire. On regardera cet infime bouleversement comme une parabole possible de la modestie de la marche et de son empreinte.

Celle-ci est parfois accompagnée par un geste conscient et volontaire de la part du marcheur. Acte de création, si l'on veut, le plus souvent peu spectaculaire et respectueux des paysages traversés. Pour des œuvres le plus souvent éphémères car soumises aux forces de la nature. Ce qui ne les empêche pas de poursuivre un projet, à l'image, par exemple, des travaux de Richard Long, *land artist* parmi de nombreux autres, à la recherche du *Genius Loci* (génie du lieu).

Le cairn, fragile édifice de pierres bordant les itinéraires audacieux, s'érodant sous l'emprise du climat mais régulièrement reformé par la main de l'homme de passage, est une autre image convaincante de ce sillage humble, sensible et partagé de la marche.

## **Un art libéré de l'œuvre**

Par ses spécificités, la marche contribue à déplacer et enrichir les territoires de l'art.

Elle en détourne la posture frontale et extérieure au spectateur pour en affirmer au contraire la dimension profondément vivante, inhérente à l'expérience qu'elle suscite. Convoquer le corpus sensible de la marche, c'est reconnaître la fusion du créateur et du récepteur pour un art qui trouve sa valeur première dans le fait d'être vécu.

A l'instar d'une forme d'évolution de l'art contemporain\*, la marche revendique une possible libération de l'œuvre en tant qu'objet construit, reconnaissable, identifiable. L'œuvre, si le mot convient, est indissociable de l'acte de marcher s'accomplissant.

Ce qui n'empêche nullement, et la chose est fréquente, la création d'objets artistiques attenants à la marche. Carnets de route, œuvres picturales ou photographiques, écrits réflexifs ou poétiques. En lisière de l'acte artistique fondamental inhérent à l'expérience même de la marche, ces traces éventuelles s'ajoutent et se mêlent à toutes celles, invisibles et secrètes, toutes aussi précieuses, dont l'empreinte s'en tient à l'espace intime.

\*Vers un art sans œuvre, sans auteur, sans spectateur – Stephen Wright

### **Le spectacle de la marche**

On partagera peut-être cette force spectaculaire de la marche.

Au sens du regard que l'on peut parfois porter sur un homme, ou un collectif d'hommes en mouvement. De la fascination qui opère parfois à en être témoin.

Que cette marche soit l'outil d'une quête d'explorateur, d'aventurier.

Qu'elle soit plutôt du registre de la déambulation, ou de l'acte poétique.

La contemplation d'une trajectoire humaine, que l'on soit ou non dans la connaissance de ses objectifs et de ses nécessités, résonne sans doute avec une substance existentielle partagée par tous : se tenir debout, aller vers.